



Co-existence urbaine

Un enjeu façonné par l'histoire

De Schepper Mélanie

Nos villes actuelles sont constituées de divers·e·s habitant·e·s. Elles ont été bâties pour répondre prioritairement à nos besoins toujours plus grandissants. Pourtant, les environnements urbains accueillent d'autres espèces qui tentent d'y survivre, de s'y adapter sans que nous nous en apercevions ou prenions vraiment le temps d'y réfléchir. Chaque trottoir, chaque toit, chaque interstice raconte une cohabitation que nous n'avons jamais vraiment pensée, voire assumée.

Être urbain·e, citadin·e, habitant·e d'une ville, c'est faire du béton et des immeubles son quotidien. Peu de verdure, peu de vie en dehors du trafic urbain et des courses effrénées pour répondre aux exigences multiples. Peu de vie, ou plutôt peu de temps pour la regarder. Pourtant, au détour d'une rue, sous un pont, le long d'un canal, dans le fond d'un jardin, subsiste une présence : celle de la faune urbaine. Parfois jugée inappropriée, parfois observée avec curiosité, sa place au sein de nos infrastructures questionne, interpelle et dérange aussi. Les campagnes de dératisation se multiplient ; les pigeons deviennent des nuisibles à réguler ; les fouines un problème à gérer. Nous avons du mal à composer avec cette dernière.

Qu'est-ce qui fait que, de nos jours, l'humain et ses conditions de vie ne semblent plus parvenir à cohabiter, voire même à tolérer, les autres habitant·e·s de nos villes ?

Comment la coexistence, sans aller jusqu'au « vivre ensemble », a-t-elle pu s'effriter au fur et à mesure d'une urbanisation toujours plus soutenue ? Tentons d'y voir plus clair.

Faune urbaine : de quoi, ou plutôt de qui, parle-t-on ?

La faune urbaine est constituée d'animaux sauvages, d'une part, et féraux, d'autre part, qui vivent en milieu urbain. La faune sauvage regroupe des espèces animales non domestiquées vivant à l'état naturel, sans être soumises à une sélection humaine. Elle est autonome pour se nourrir, se reproduire, s'abriter, se déplacer, tout en s'adaptant aux conditions que nous imposons aux environnements urbains.

En région bruxelloise, on pense notamment aux mammifères (renards, fouines, rats, taupes, hérissons, écureuils, chauves-souris, etc.), aux oiseaux (corbeaux, perruches, buses, etc.) et aux insectes.

En Wallonie, la proximité des zones boisées contribue à diversifier les espèces rencontrées : cerfs, castors, lapins, blaireaux ou sangliers sont souvent présents.

En plus de cette faune sauvage, nous pouvons trouver au sein des villes une faune férale : des espèces qui étaient à l'origine domestiques mais qui sont retournées à l'état sauvage, souvent malgré elles. Ce passage d'un état à un autre entraîne des modifications génétiques profondes¹, éloignant ces animaux de leur « version sauvage » d'origine. Ils ne sont dès lors plus considérés comme sauvages car leur espèce d'origine, domestique, n'est pas biologiquement conçue pour se débrouiller seule pour se nourrir ou s'abriter. C'est le cas, par exemple, du chat errant.

L'ensemble de cette faune urbaine est qualifié de liminaire : elle partage notre habitat, volontairement ou non. Elle vit libre dans des milieux anthropisés et tente de s'adapter aux lieux et aux conditions variables qu'on lui laisse. Cette adaptation est facilitée par l'accès à la nourriture, à l'eau ou aux abris disponibles en ville². On les retrouve ainsi dans les espaces urbains délaissés, peu entretenus ou en friche.

Ces espaces sont souvent des espaces partagés avec les populations humaines. De nombreuses études³ démontrent que les populations humaines considérées comme davantage marginalisées, comme les populations précarisées, ou davantage discriminées sont concentrées dans des quartiers disposant systématiquement de moins d'espaces verts, d'une plus grande proportion de surfaces imperméables (béton, asphalte), d'une urbanisation plus dense, de plus de bâtiments délabrés⁴ et

¹ Muséum national d'Histoire naturelle. (2018, 19 décembre). Y a-t-il vraiment moins de biodiversité en ville ? [Vidéo]. <https://www.youtube.com/watch?v=SQFze87zjq4>

² Pour plus de détails, nous vous invitons à lire l'analyse de Canopea sur le sujet : <https://www.canopea.be/rats-pigeons-renards-un-autre-regard-sur-ces-nuisibles/>

³ Wright, R., Ellis, M., Holloway, S., & Wong, S. (2014). Patterns of Racial Diversity and Segregation in the United States: 1990–2010. *The Professional Geographer*, 66, 173 - 182.
Nilforoshan, H., Looi, W., Pierson, E., Villanueva, B., Fishman, N., Chen, Y., Sholar, J., Redbird, B., Grusky, D., & Leskovec, J. (2023). Human mobility networks reveal increased segregation in large cities. *Nature*, 624, 586 - 592.

Quillian, L. (2012). Segregation and Poverty Concentration. *American Sociological Review*, 77, 354 - 379.
Lichter, D., Parisi, D., & Taquino, M. (2015). Toward a New Macro-Segregation? Decomposing Segregation within and between Metropolitan Cities and Suburbs. *American Sociological Review*, 80, 843 - 873.

⁴ Klompmaker, J., Hart, J., Bailey, C., Browning, M., Casey, J., Hanley, J., Minson, C., Ogletree, S., Rigolon, A., Laden, F., & James, P. (2023). Racial, Ethnic, and Socioeconomic Disparities in Multiple Measures of Blue and Green Spaces in the United States. *Environmental Health Perspectives*, 131.

généralement soumis à une gestion des déchets moins efficace⁵ ; révélant des schémas de ségrégation et de concentration spatiale systématiques.

La faune urbaine, souvent pensée comme nuisible telle que les populations de rats et de pigeons, se retrouve précisément dans ces mêmes zones de vie. Le manque de gestion adéquate de ces quartiers (déchets, aménagement pauvre d'espaces verts, manque de biodiversité, etc.) réunit les populations humaines et animales, les mettant, inutilement, en tension.

Ces éléments nous poussent à nous questionner sur la gestion qui est faite de l'ensemble de ces populations, animales et humaines. Y a-t-il un choix délibéré de mettre en périphérie les populations qui dérangent ? De les rendre invisibles dans les zones fréquentées ? Nous pensons notamment au parallèle que l'on peut faire quant aux systèmes de dissuasion installés dans l'espace public à l'encontre des personnes sans chez soi et des pigeons (l'installation de pic sur les bancs, les rebords de fenêtres, etc.). Y a-t-il une volonté de cloisonner ces populations dans des espaces insalubres et délaissés, sans y accorder une gestion adéquate d'éléments structurels comme la gestion de déchets ou l'aménagement du territoire ?

Les populations concernées ne se retrouvent pas dans les espaces laissés. Ces milieux bétonnés sont loin de constituer un choix préférentiel, pour les uns comme pour les autres. A titre d'exemple, une étude⁶ sur la faune urbaine démontre que les rats vivent préférentiellement dans des milieux proches écologiquement de leur milieu naturel : sols en pleine terre, lieux calmes, proches d'eau et de nourriture. Ces espaces sont rares en milieu urbain, alors même qu'ils permettraient à cette espèce de jouer son rôle écologique : consommer graines et insectes, servir de proies à des prédateurs comme les renards, ou encore enrichir et aérer le sol grâce à leurs galeries. L'urbanisation qu'ils subissent les empêche de remplir pleinement ce rôle. On comprend dès lors mieux que les espaces délaissés constituent davantage des lieux d'accommodation que de réels choix. Une réponse à mi-chemin entre leurs besoins éthologiques et les conditions laissées par leur milieu de vie.

Si ces animaux ne trouvent pas complètement leur place en ville, on peut légitimement se demander ce qu'ils y font. Et nous allons voir que l'humain n'y est pas étranger.

⁵ Iacoboaia, C., Damian, A., Nenciu, I., Aldea, M., Luca, O., Șercăianu, M., Neagu, A., & Răuță, E. (2025). Towards Inclusive Waste Management in Marginalized Urban Areas: An Expert-Guided Framework and Its Pilot in Reșița, Romania. *Sustainability*.

⁶ Traweger, D., Travnitzky, R., Moser, C., Walzer, C., & Bernatzky, G. (2006). Habitat preferences and distribution of the brown rat (*Rattus norvegicus* Berk.) in the city of Salzburg (Austria): implications for an urban rat management. *Journal of Pest Science*, 79(3), 113-125.

L'humain à l'origine de cette liminarité?

À l'heure où les milieux urbains sont largement déconnectés des milieux ruraux, et même de simples espaces verts, il devient difficile pour certain·e·s de concevoir une cohabitation saine entre l'humain et la faune non domestique. Un sentiment d'envahissement apparaît. La nature, lorsqu'elle échappe à notre contrôle, semble n'avoir que très peu de place en ville, sauf si elle nous est utile. Et c'est justement ce rapport quelque peu utilitariste qui, historiquement, a poussé nos ancêtres à rapprocher des espèces initialement sauvages de nos lieux de vie.

Au fur et à mesure de l'histoire, les écosystèmes ont été anthropisés. Ils ont poussé différentes espèces à coexister, à entamer un rapprochement non naturel, à vivre plus ou moins à nos côtés comme commensaux⁷. Les activités de l'humain, l'anthropisation, ont redistribué les communautés naturelles d'animaux dans une nouvelle structuration écologique.

Un exemple emblématique concerne les « premières invasions biologiques », c'est-à-dire l'apparition des mulots (souris) à proximité des humains. Lorsque l'humain se sédentarise, il y a environ 15 000 ans, l'agriculture émerge, le stockage de ressources se met en place, tout comme la production de déchets alimentaires. Les souris se multiplient alors, entraînant l'arrivée naturelle de leurs prédateurs : les chats.

Percevant l'intérêt des chats pour préserver ses récoltes, l'humain entreprend de les domestiquer et modifie progressivement leurs lignées pour en faire des chasseurs toujours plus performants contre les rongeurs⁸. C'est là un premier exemple de manipulation génétique au service de nos intérêts. Une logique qui se retrouvera plus tard dans l'agriculture, pour obtenir des fruits ou légumes plus grands, plus beaux, ou plus productifs. Dans cette histoire, souris comme chats ne vivent à nos côtés que parce que nos activités les y ont attirés.

Un autre exemple éclairant est celui des pigeons, souvent perçus aujourd'hui comme de simples opportunistes se nourrissant de nos déchets. Leur présence dans nos villes n'a pourtant rien d'un hasard, ils y ont été importés. Ils sont issus du pigeon biset, anciennement domestiqué pour le transport de messages, notamment durant la première guerre mondiale. Certains se sont échappés ou ont été relâchés ; d'autres, comme les pigeons voyageurs, se perdent et adoptent alors la ville comme territoire. Leurs descendants, ni totalement sauvages ni véritablement domestiques, cherchent à trouver leur place dans nos milieux urbains.

⁷ Muséum national d'Histoire naturelle. (2017, 14 décembre). Homme/animal - La biodiversité façonnée par les humains [Vidéo]. <https://www.youtube.com/watch?v=NGwN4Tnn10s>

⁸ Muséum national d'Histoire naturelle. (2017, 14 décembre). Homme/animal - La biodiversité façonnée par les humains [Vidéo]. <https://www.youtube.com/watch?v=NGwN4Tnn10s>

Par ailleurs, la sédentarisation humaine a provoqué un rapprochement bien plus direct. En adoptant un mode de vie fixe, l'humain s'approprie des territoires jusque là occupés par d'autres espèces, animales et végétales. Provoquant une inévitable « compétition » interespèces. Elle se dénoue soit par l'adaptation de ces espèces les unes aux autres, si elles peuvent et/ou veulent coexister, soit par l'expulsion de l'une d'entre elles, même si elle est indigène. Bien que les spécificités des vécus des victimes des mouvements coloniaux se doivent d'être respectées de par les violences subies, ce schéma au sein du processus d'urbanisation n'est pas sans rappeler certaines logiques similaires au colonialisme humain : l'appropriation de l'espace, l'effacement des droits des populations autochtones et la justification idéologique de la domination. De la même manière, la faune est souvent perçue comme « intruse » ou « nuisible », à l'image de groupes humains exploités lors de processus coloniaux⁹.

Dans ce contexte, l'habitat initial de ces espèces a été profondément remodelé par nos modes de vie. L'artificialisation des habitats de ces espèces les déconnecte les unes des autres, ne leur permettant pas de circuler d'une zone vers une autre. Destruction d'espaces verts, bétonisation, multiplication des travaux obligent ces espèces à s'adapter et trouver refuge dans les structures urbaines offrant un substitut à leur habitat d'origine, comme les immeubles pour les pigeons.

La question se complexifie lorsqu'on considère que cette liminarité « piège » en quelque sorte ces espèces. Elles se sont adaptées génétiquement aux conditions urbaines, tandis que nous les avons façonnées pour répondre à nos usages. Ces modifications les empêchent de retourner pleinement à l'état sauvage, créant une forme de dépendance aux humains et aux conditions urbaines.

Ce qui semble déranger aujourd'hui dans la liminarité est peut-être moins le phénomène lui-même de proximité entre ces espèces et nous que la responsabilité historique qu'il révèle. Une question éthique s'impose alors : peut-on réellement reprocher à cette faune d'être présente dans des environnements que nous avons nous-mêmes modifiés ? À chacun·e d'y réfléchir.

⁹ Palmer, C. (2003). Colonization, urbanization, and animals. *Philosophy & Geography*, 6, 47 - 58.

Belcourt, B. (2014). Animal Bodies, Colonial Subjects: (Re)Locating Animality in Decolonial Thought. , 5, 1-11.

Rogers, D. (2025). Hostile nature and the settler-colonial city: dangerous native animals, Indigenous land, and venomous property (2024) Plenary Lecture. *Urban Geography*, 46, 713 - 733.

Des statuts différenciés

Une question se dessine au sein de cette analyse : celle de la légitimité à déterminer le statut de la faune. Sauvage ou non, liminaire ou non, proche ou non, nuisible ou non. Au-delà des enjeux éthiques, cela questionne le sens même de ces catégories. Les cultures, les intérêts et les contextes de vie humains évoluent selon les époques et les lieux ; les statuts attribués aux animaux varient donc tout autant. Ceux qui sont jugés utiles en un temps T et un espace E ne le seront peut-être plus dix ans plus tard... avant de l'être à nouveau cinq ans après.

Nous pourrions parler du statut du renard, mais l'exemple du pigeon biset est plus révélateur. Domestique pendant des siècles, il est aujourd'hui qualifié de nuisible, classé animal feral en Wallonie, mais domestique à Bruxelles. Cette incohérence interroge. L'espèce est la même, ses besoins aussi, mais les contextes humains changent, attribuant des statuts fluctuants qui perdent parfois en sens. Pourtant, les droits de la faune, quelle qu'elle soit, ne devraient-ils pas être universels, indépendants des besoins humains ?

Ces variations de statuts influencent directement les politiques de gestion urbaine, les perceptions sociales et les interventions territoriales, rappelant que la valeur accordée à une espèce n'est jamais neutre mais façonnée par nos intérêts ou nos besoins du moment. Interroger ces statuts revient à interroger notre propre responsabilité sur les inégalités engendrées et les mesures justes à prendre.

Co-existons nous vraiment ?

Garder en mémoire l'histoire des rapprochements entre l'humain et les autres espèces nous permet de comprendre que la coexistence au sein des villes de plusieurs espèces n'est pas volontairement choisie. Elle résulte avant tout des activités humaines. Cela pose alors la question de la responsabilité que nous devons prendre.

Aujourd'hui, une véritable co-existence urbaine entre humains et faune liminaire reste rare. Cette faune a surtout subi nos activités, s'adaptant comme elle a pu. Encore aujourd'hui elle trouve peu sa place, demeurant cantonnée aux marges, reléguée dans des espaces périphériques, souvent non tolérée dans les lieux de vie privés. S'agit-il alors d'une réelle coexistence, ou plutôt d'une existence secondaire, dépendante des conditions minimales que l'humain laisse disponibles ?

Et nous, sommes-nous prêt·e·s à assumer le devoir et la responsabilité de ce que notre histoire a engendré ? La question est essentielle, et l'enjeu fondamental. Une coexistence urbaine assure à toutes les espèces en présence, en ce compris l'espèce humaine, le droit de vivre, bien et mieux, en équilibre au sein de son environnement.

La question n'est alors plus de savoir si nous pouvons coexister, mais comment nous choisissons d'organiser les espaces que nous partageons. Ce choix, qu'il soit assumé ou laissé au hasard des politiques, est un révélateur de nos priorités collectives. Car aménager un territoire, c'est distribuer des droits, des accès, des protections, des exclusions. C'est décider qui peut circuler, s'installer, se nourrir, et qui devra se contenter des marges.

La manière dont nous organiserons ce partage dira non seulement la place que nous accordons à la faune liminaire, mais aussi le type de société que nous voulons construire : une société de cloisonnement ou une société de cohabitation. De cette manière, nous façonnerons les villes de demain qui pourront soit continuer à repousser le vivant, soit apprendre à le réintégrer comme partenaire plutôt que comme intrus.

Références

- Belcourt, B. (2014). Animal Bodies, Colonial Subjects: (Re)Locating Animality in Decolonial Thought. , 5, 1-11.
- Iacoboaia, C., Damian, A., Nenciu, I., Aldea, M., Luca, O., Șercăianu, M., Neagu, A., & Răuță, E. (2025). Towards Inclusive Waste Management in Marginalized Urban Areas: An Expert-Guided Framework and Its Pilot in Reșița, Romania. *Sustainability*.
- Klompmaker, J., Hart, J., Bailey, C., Browning, M., Casey, J., Hanley, J., Minson, C., Ogletree, S., Rigolon, A., Laden, F., & James, P. (2023). Racial, Ethnic, and Socioeconomic Disparities in Multiple Measures of Blue and Green Spaces in the United States. *Environmental Health Perspectives*, 131.
- Lichter, D., Parisi, D., & Taquino, M. (2015). Toward a New Macro-Segregation? Decomposing Segregation within and between Metropolitan Cities and Suburbs. *American Sociological Review*, 80, 843 - 873.
- Muséum national d'Histoire naturelle. (2017, 14 décembre). *Homme/animal - La biodiversité façonnée par les humains* [Vidéo].
<https://www.youtube.com/watch?v=NGwN4Tnn10s>
- Nilforoshan, H., Looi, W., Pierson, E., Villanueva, B., Fishman, N., Chen, Y., Sholar, J., Redbird, B., Grusky, D., & Leskovec, J. (2023). Human mobility networks reveal increased segregation in large cities. *Nature*, 624, 586 - 592.
- Muséum national d'Histoire naturelle. (2018, 19 décembre). Y a-t-il vraiment moins de biodiversité en ville ? [Vidéo].
<https://www.youtube.com/watch?v=SQFze87zjq4>
- Palmer, C. (2003). Colonization, urbanization, and animals. *Philosophy & Geography*, 6, 47 - 58.
- Quillian, L. (2012). Segregation and Poverty Concentration. *American Sociological Review*, 77, 354 - 379.
- Rogers, D. (2025). Hostile nature and the settler-colonial city: dangerous native animals, Indigenous land, and venomous property (2024) Plenary Lecture. *Urban Geography*, 46, 713 - 733.
- Traweger, D., Travnitzky, R., Moser, C., Walzer, C., & Bernatzky, G. (2006). Habitat preferences and distribution of the brown rat (*Rattus norvegicus* Berk.) in the city of Salzburg (Austria): implications for an urban rat management. *Journal of Pest Science*, 79(3), 113-125.
- Wright, R., Ellis, M., Holloway, S., & Wong, S. (2014). Patterns of Racial Diversity and Segregation in the United States: 1990–2010. *The Professional Geographer*, 66, 173 - 182.

Rédaction : Alter Ethix asbl
© 2026 – Tous droits réservés

Siège social : Avenue Marie de Hongrie, 29 – 1083 Bruxelles
BCE : 1031.021.809
IBAN :BE20 5230 8170 1256

www.alter-ethix.be
info@alter-ethix.be

